

Le massif du Vercors, appartenant aux Préalpes, dresse ses falaises calcaires à l'ouest et au sud de Grenoble, s'étendant sur deux départements, l'Isère et la Drôme. À l'ouest, il domine la vallée de l'Isère et le Royans, comme le montre le plan relief. À l'est, les falaises offrent cet aspect « forteresse » qui put donner à certains l'illusion de la sécurité. La *Wehrmacht* appliqua le vieil adage « *Qui tient les hauts tient les bas* », ses bataillons de chasseurs de montagne contournèrent les pas par les crêtes, les effectifs français installés sur les passages se révélant très insuffisants. La résistance des défenseurs du pas de l'Aiguille, tournés par le haut, n'en fut pas moins retardatrice et héroïque, la plupart des maquisards réussissant à s'échapper.

Déjà connu dans l'Entre-deux-guerres comme zone touristique – les cañons des Grands Goulets attiraient les touristes avides de paysages grandioses – et de villégiature, à la fois pour les sports d'hiver et pour la qualité de son air dont bénéficiaient des enfants et des adolescents de santé fragile, voire malades, le plateau recelait de nombreux hôtels et maisons d'enfants. Pour s'en tenir au seul département de l'Isère, on recensait quinze hôtels à Villard-de-Lans, sans compter les établissements spécialisés pour enfants ou jeunes gens, sept à Saint-Nizier, cinq à Lans, trois à Autrans, trois à Méaudre. Cette capacité hôtelière, jointe aux villégiatures à louer, permit à de nombreux réfugiés, dont des israélites, de trouver un logis. Les hôtels servirent aussi de PC aux maquisards – Eugène Chavant s'installa à l'hôtel de la Poste à Méaudre – mais aussi aux forces de répression, ainsi à Saint-Nizier. Leurs propriétaires aidèrent souvent les combattants français en les renseignant et en les ravitaillant.

Les autres activités économiques étaient agricoles (polyculture, élevage) et forestières, de nombreuses coupes parsemant le massif. Si l'élevage permettait de nourrir en viandes et laitages la population et ses hôtes, en revanche, blés et farines, nécessaires à la fabrication du pain, venaient surtout de l'extérieur du Vercors. En juillet 1944, les Allemands, voulant priver le maquis de source de ravitaillement, raflèrent le cheptel, ne laissant que le strict nécessaire aux paysans et brûlèrent les fermes dont ils soupçonnaient les exploitants d'avoir ravitaillé les FFI. L'exploitation forestière, outre son intérêt économique ravivé par les pénuries, permit à de nombreux réfugiés, particulièrement les réfractaires au STO, d'y trouver une couverture, les coupes se transformant en camps et vice versa. On vit même des entreprises, tel celle d'Ambel, un des hauts lieux de l'accueil et de la formation militaire des réfractaires, passer sous le contrôle des Allemands et continuer son travail clandestin, tout en mettant de plus en plus de mauvaise volonté à remplir les normes imposées par l'occupant. Rares, les vignes existaient encore dans le sud du massif, par exemple dans la région de Saint-Jean-en-Royans.

L'eau constituait le problème le plus aigu du Vercors, tant du point de vue agricole que militaire. Si les torrents nombreux et vigoureux même l'été grâce à leur régime pluvionival, abondent, notamment au pourtour du massif, les plateaux, soumis à la perméabilité du *karst*, recèlent peu de sources. Les forces italiennes puis

allemandes, composées entre autres de troupes de montagne, comprirent vite l'intérêt de surveiller les points d'eau et nombre de maquisards tombèrent dans des embuscades lors des corvées d'eau.

Le Vercors connaissait deux sortes de voies d'accès. Les routes, souvent taillées dans le roc, assuraient l'accès que les maquisards pouvaient espérer contrôler. Toutefois aucun barrage ne résista à la poussée allemande, sinon le point le plus faible, sur la route de Saint-Nizier, que le chef militaire du Vercors décida d'abandonner quand les Allemands revinrent en force. Lorsqu'ils ne le faisaient pas à pied, les maquisards se déplaçaient sur les routes du Vercors soit en camion, soit en autocar, en plein développement depuis les années 1930. Les transporteurs, comme l'entreprise Huillier, jouèrent un rôle éminent dans la logistique du maquis.

La Société grenobloise des tramways électriques exploitait, outre les lignes urbaines de Grenoble, la ligne « GVL », Grenoble-Villard-de-Lans, dite aussi le « *tram de Villard* ». Celle-ci joignait Grenoble (Cours Lafontaine) à Villard-de-Lans en passant par Seyssins, Seyssinet-Pariset, La Tour-sans-Venin, Saint-Nizier, Lans, l'ensemble de la ligne étant ouverte au public en 1920. Quotidiennement, trois trams circulaient en hiver, quatre en été, le parcours durant près de trois heures. L'hiver, avant la Seconde Guerre mondiale, les skieurs montaient à Saint-Nizier en tram, et redescendaient à Seyssins à ski. Peu avant la Seconde Guerre mondiale, le déficit de la SGTE* dû en partie à la concurrence des autobus, contraignit le conseil général de l'Isère, qui subventionnait la société, à demander à cette entreprise de fermer certains tronçons. Ce fut le cas pour celui reliant Saint-Nizier à Villard-de-Lans, remplacé par une navette des cars Huillier. Désormais, le tram s'arrêtait à Saint-Nizier. Dès le mois de juin 1944, les maquisards, après être souvent monté au Vercors par ce moyen, fermèrent la ligne qui put cependant servir aux assaillants pour monter, à pied, sur le plateau. Les compagnies civiles ne l'utilisèrent qu'une seule fois, pour descendre de Saint-Nizier à Lans, et pour le reste interdirent la circulation des rames. Il ne semble pas que la *Wehrmacht* ait utilisé le tram pour faire parvenir des troupes ou du matériel sur le plateau.

*Société générale de transports express